

Lectrice de votre revue depuis de nombreuses années, d'abord dans le cadre de mon travail comme bibliothécaire, ensuite depuis ma disponibilité où je me suis abonnée afin de pouvoir continuer à la lire - avec d'autant plus d'intérêt que je poursuis des activités d'animation autour du livre pour la jeunesse -, j'ouvre toujours avec un certain plaisir la dernière livraison dès sa réception. Certes, je suis parfois déçue par quelques oublis ou par certains avis, trop hâtifs ou partiiaux, ce qui me semble assez inévitable, la part de subjectivité restant forcément irréductible. Même si cela est regrettable pour une revue dont le rôle est prépondérant dans les décisions d'achat des professionnels. Mais cette fois-ci, je suis vraiment trop en colère, d'où ma décision de prendre la plume pour attirer votre attention sur ce qui me fait réagir. Certes, chacun a son opinion. Mais quand il s'agit d'un livre aussi essentiel dans la production récente ! Certaines interprétations réductrices peuvent nuire aux œuvres qu'elles abordent trop légèrement, surtout quand on connaît la qualité de l'engagement des artistes qui les ont réalisées. De quoi s'agit-il ? De l'album de Georges Lemoine, *La Petite marchande d'allumettes*, édité chez Nathan Jeunesse, critiqué à la page 25 de votre revue n°187 de juin 1999. Le caractère généreux du projet est salué, de même que les qualités remarquables du texte d'Andersen, de celui d'Ozren Kebo et des illustrations de Georges Lemoine (à l'exception des trois illustrations du rêve final, affirme-t-on, mais nous n'en saurons pas plus...). Le problème est que la démarche qui a inspiré cet album semble avoir complètement échappé à la personne qui en fait la critique. Sinon, comment aurait-elle souhaité qu'il n'y eût pas de rapprochement entre les textes en question et les illustrations opérant « une sorte de synthèse » ? Pas le même sujet, la petite fille aux allumettes et le siège de Sarajevo ? Mais c'est précisément tout le propos du livre et de son créateur que de faire ce rapprochement ! Nous sommes là en présence de l'œuvre d'un artiste profondément touché par le conflit yougoslave et par la guerre - ne dédie-t-il pas son travail « aux enfants du monde victimes des barbares ? ». Ce même artiste qui a déjà illustré *La Petite fille aux allumettes* chez Gallimard en 1978, et d'autres contes du même auteur, qu'il connaît beaucoup et admire profondément et qui souhaite éclairer la réalité d'aujourd'hui à la lumière d'un conte classique.

Mais laissons-lui la parole :

« Un jour, le visage d'une petite bosniaque, retenue prisonnière dans la ville de Sarajevo assiégée, s'est imposé à moi comme le symbole de l'enfance victime de la barbarie des hommes... La distance qui séparait le conte d'Andersen de la terrible réalité d'une guerre qui ravageait notre Europe moderne n'existait plus. Cette petite incon nue rejoignait dans la souffrance sa sœur jumelle, celle à laquelle Andersen avait donné vie... et mort... au XIX^e siècle elles étaient semblables. L'illustrateur devait alors entreprendre son travail d'illustration et témoigner avec toute la retenue due à son respect pour l'œuvre de référence ainsi que sa compassion pour la souffrance infligée aux hommes, aux femmes, aux enfants d'un pays aux portes du nôtre... en offrant

ses regards de tendresse à la petite inconnue trouvée morte sur le trottoir, un matin de premier janvier ! »

(extrait d'une brochure publiée par les éditions Nathan, repris partiellement au dos de l'album).

Est-il besoin d'en ajouter davantage ? Ce texte, de même que les propos de Georges Lemoine en fin d'ouvrage et la préface de Nicole du Roy n'éclairaient-ils pas le lecteur de façon significative ? Loin de « perdre de leur efficacité », les deux textes, au contraire, sont mis en valeur par le travail de création de l'illustrateur, fruit de sa volonté de faire un lien par ses images entre les notations sobres et terribles d'Ozren Kebo sur le quotidien d'une ville assiégée qui se meurt et le conte d'Andersen, dont la beauté et la portée universelle sont plus évidentes que jamais. Amputer cet album du texte de ce conte, même en « gardant en filigrane le thème de la petite fille aux allumettes » aurait perdu tout son sens. Au-delà de la vision sombre et glacée de la Bosnie dévastée par la guerre dont émane une souffrance faisant écho à celle de la petite fille au visage émacié, le regard porté par l'artiste sur les ravages de la guerre et l'enfance meurtrie illuminent véritablement cet album sublime où l'histoire et le mythe se rejoignent, à travers le destin mêlé de la petite fille aux allumettes et de celle de Sarajevo. Il peut arriver à un critique de passer plus ou moins à côté d'un livre. Qui peut d'ailleurs prétendre en saisir complètement la portée ? Surtout s'il est très riche et garde même une part de mystère lié à l'indicible, comme celui-ci (Florence Noiville l'a d'ailleurs salué de façon fort pertinente dans « Le Monde des livres » du vendredi 30 avril).

Mais ceci est trop grave dans une revue ayant le souci de rendre compte de l'ensemble de la production. Ne serait-il pas possible, pour des œuvres de cette importance, de ne pas s'en tenir à un seul avis, mais au moins de publier des analyses divergentes ? Voici donc bien maltraité un des plus grands illustrateurs pour enfants de notre temps, qui poursuit, avec d'autres, une œuvre exigeante et forte, méritant une autre considération.

J'espère que cette lettre incitera modestement les lecteurs de votre revue qui en auraient été détournés à découvrir ou redécouvrir cet album incontournable et vous remercie d'en faire écho.

Patricia Pochard

La critique publiée dans la Revue, qui reflète en l'occurrence l'avis de l'ensemble de notre comité de lecture et non d'une seule personne, ne reposait pas sur la méconnaissance ou l'incompréhension de la démarche qui a inspiré l'album, mais sur son bien-fondé et son efficacité. Ce dont on peut en effet discuter. Sans pour autant nier qu'il s'agit d'un choix d'artiste, auquel le lecteur - comme le critique - reste libre d'adhérer ou non.

Françoise Ballanger